



## Gypaète barbu

### *Mon Graal, mon Phénix*

**Mai 1982.** On m'avait suggéré de traîner autour du pic du Ger près de Gabas, dans la vallée d'Ossau, pour avoir une chance de l'apercevoir. C'est là qu'il se montrait parfois, frôlant les falaises abruptes et inaccessibles du mont béarnais. Mais il n'est pas venu à mon premier rendez-vous. Il ne m'est apparu que quelques jours plus tard sur les flancs du « Jean-Pierre », le pic du midi d'Ossau, alors que je poursuivais ma randonnée printanière. C'était un matin brumeux. Je grimpais nez au sol, souffle court, sans trop savoir s'il était encore raisonnable d'avancer ainsi sans autre paysage que mes chaussures, les cailloux du sentier et les quelques plaques de neige tenaces qui bordaient la sente. Et puis il y a eu cet instant magique, cette silhouette géante qui a déchiré le rideau opaque de l'absence d'horizon. Je ne l'avais jamais vu, je l'ai tout de suite reconnu avec ses yeux rouge sang, ses moustaches de dictateur sud-américain, sa gorge rouille, son

ventre crème, ses ailes en pointe. Pour moi, le temps s'est arrêté. Il plongeait vers la vallée. À peine une seconde, ou moins. Et il a disparu dans le brouillard aussi vite qu'il était apparu. Mais cette apparition fantomatique est restée gravée dans ma mémoire. Comme celle d'un oiseau de légende, mon Phénix.

*Gypaète barbu !* Le plus grand, le plus farouche, le plus rare des rapaces pyrénéens. Ma quête, mon Graal. En ce temps-là, on annonçait sa disparition prochaine. Il ne restait guère qu'une dizaine de couples sur le versant français, confinés sur la partie occidentale.

Avec le recul d'une vie, je ne sais plus trop si je l'avais vraiment vu ce jour-là ou si, la fatigue aidant, mon imagination avait pris le pouvoir sur la réalité pour m'imposer cette apparition comme un mirage dans le désert. J'en rêvais tellement.

Je le savais aussi himalayen. Je le voyais donc survolant le Yéti, Tintin et Tchang dans la neige souillée d'un crash aérien. Chimères enfantines. Qu'un même oiseau puisse ainsi tutoyer les plus hauts sommets du monde et mes chères Pyrénées me fascinait et me fascine encore. Les années passant, il m'est devenu plus familier, moins inaccessible. Tout d'abord parce que je connaissais mieux les sites où il se montrait le plus : le cirque d'Anéou, les pentes de Coumély, le mont Perdu. Et puis parce qu'il se faisait moins rare. Grâce à des mesures drastiques, notamment la protection des nids, la population du « casseur d'os » est petit à petit repartie à la hausse. Il y avait 43 couples dans les Pyrénées françaises en 2018, 126 côté espagnol. On en a même relâché dans les Alpes qui en étaient orphelines, puis dans les Cévennes. Il ne devient aujourd'hui plus si insolite de se faire survoler par ce géant des airs.



J'observais donc les rapaces se croiser dans les airs, se laisser porter par les courants chauds de la soirée puis revenir inexorablement autour de ce point précis de la montagne, entre la rocaille des sommets et la végétation touffue de la vallée.



# Les yeux dans les cieux

**Une carcasse ?** Le patron de l'auberge avait compris ma question sans que je la pose, simplement en suivant mon regard interrogatif en direction de la ronde des vautours. « *Mañana por la mañana*<sup>1</sup> », répondit-il dans un sourire. Sous-entendu : « Allez-y demain à l'aube. »

Me voilà donc le lendemain à l'aube 30 mètres derrière un cadavre de mouton que le patron de l'hôtel avait déposé à dessein. À l'affût, invisible, silencieux, impatient. Le ciel a des yeux. Et en montagne, ils sont infaillibles. Les rapaces, qu'ils aiment leur proie vivante ou morte, peuvent la repérer à des kilomètres. Et ils repèrent également les importuns. Il n'y a quasiment pas eu de round d'observation. Aux premiers rayons du soleil, des dizaines de vautours fauves se sont abattues sur la dépouille laineuse dans un désordre indescriptible. J'entendais les coups de bec, les battements d'ailes, les chamailleries. Une cohue de plumes et de pattes. Quelque chose qui s'apparenterait à un maul à l'ancienne entre Bègles et Mazamet du temps des terrains lourds avec des chocs sourds, des têtes qui sortent, d'autres qui rentrent, tout le monde portant le même maillot, couleur boue.



En quelques minutes, la messe était dite, celle de la curée. Des morceaux de viande dispersés un peu partout sur le pré, le gros de la carcasse emporté par la mêlée dans la pente.

C'est alors qu'il est apparu. Je l'ai tout d'abord vu tournoyer au-dessus, attendant que tout se calme. Pardon : je les ai vus. Il n'y avait pas un, ni deux, mais cinq gypaètes. Deux adultes, trois immatures de trois années, trois plumages différents. Noir, brun foncé, brun plus clair. Une famille ?

Un des jeunes, le plus hardi, s'est posé le premier. Il s'est glissé au milieu des vautours repus pour chaparder un bout de patte puis s'est envolé. Alors les autres ont suivi. Un à un. Ils ne restaient jamais très longtemps. Juste le temps de fermer le bec sur un bout d'os, un ligament, reliefs du repas des cous pelés et ils repartaient, préférant toujours la légèreté des courants aériens aux lourdeurs du sol.

<sup>1</sup> Demain matin.



# Les yeux dans les cieux

## Vautour fauve Dans les entrailles de la vache ... et de la terre

**16 août 2012, col de la Pierre-Saint-Martin.** À quelques mètres de là, il y a cinquante-huit ans jour pour jour, on sortait, dans un grand tapage médiatique, le corps sans vie de Marcel Loubens du gouffre qui l'avait happé et tué deux ans plus tôt. Mon père faisait partie de cette expédition macabre destinée à rendre le corps à sa famille. La montagne accouchait d'un mort.

Et moi j'en profitais pour naître ce même jour, à quelques centaines de kilomètres au nord des Pyrénées. Une vie pour une vie. Tout cela semble n'avoir aucun rapport avec le sujet. Sauf si l'on croit à la symbolique des dates. Marcel Loubens devait être le parrain de mon frère, Norbert Casteret, le pape de la spéléologie qui faisait partie de l'expédition, sera le mien.

Me voilà donc au col de la Pierre-Saint-Martin, le jour de mon anniversaire et de celui de l'extraction du cercueil de Loubens, à chercher l'orifice symbolique de cette cavité considérée alors comme la plus profonde du monde. Les récits épiques de ses explorateurs avaient bercé mon enfance. Il fallait bien ça, ce retour aux sources, aux circonstances de ma naissance, pour me faire oublier les oiseaux qui captent généralement toute mon attention quand je randonne dans les Pyrénées. Sauf qu'ils détestent ça, les oiseaux, qu'on les oublie. Avant même d'avoir pu atteindre le gouffre Lépineux, du nom de son « inventeur », à quelques mètres de la route côté espagnol, un vol de vautour fauve, de son petit nom le « griffon » (créature légendaire avec le corps d'un aigle, l'arrière d'un lion et des oreilles de cheval) ou « Saiak » en basque, m'a distrait de ma quête initiale.

Il planait très bas, ses orbes se resserrant autour d'un point précis du petit mont à l'est du col. Puis il disparut de mon champ de vision ayant dû se poser quelque part derrière une petite hauteur. Un autre le suivit dans son approche tournoyante, griffes ouvertes.

Alors, j'ai oublié l'enfance, la spéléologie, le gouffre, les parrains et j'ai suivi l'oiseau. À pas de loup car je devinais la scène : un animal mort avait sans doute attiré tout près de là les nécrophages, les nettoyeurs de la montagne.

Pas question de les déranger dans leur besogne.

